

AVANT-PROPOS

« Tigre, tigre qui flamboies
Dans les forêts de la nuit,
Quel œil immortel osa
Ta terrible symétrie ? »

William Blake,
Chants d'expérience

Agile voyageur des forêts de la nuit, Freud nous a ouvert, au seuil de ce siècle (le xx^e, et aujourd'hui le xxi^e), les portes du rêve – et son grand livre de fondation, *L'Interprétation des rêves* (*Die Traumdeutung*), sonne toujours à nos oreilles captives telles des trompettes de Jéricho dressées contre les murailles qui barrent l'accès à notre vaste univers nocturne – cette moitié mystérieuse de notre existence. Et l'on voit aujourd'hui que, après les longs temps d'hostilité et de scepticisme, la science elle-même, et très exactement la neurophysiologie des états de sommeil et de rêve, s'incline devant le fondateur de la psychanalyse, en témoignant que l'homme, autant et en vérité combien plus qu'animal raisonnable et conscient, est un *être rêvant* (Bachelard le montre admirablement sur le registre de la littérature et de la poésie) et que le rêve est expérience vitale, terrible symétrie interne de notre vie de veille.

Ainsi, par la voie royale du rêve, et par les sentes tourmentées des névroses, et par la formidable odyssée de son auto-analyse, et par ses bonds fulgurants dans les domaines de l'art, de la littérature, du comique, de la religion, de la société, de la politique, de la culture, Freud nous conduit au plus près de ces lieux qui orientent nos désirs les plus profonds et dont nous ne cessons cependant obstinément de nous détourner – au plus près de ce qu'il nomme, empruntant la formule à Goethe, les *Portes*

des Mères, là où se profilent les formes essentielles de toute humaine réalité, l'Amour et la Mort, *Éros* et *Thanatos*, saisies à bras-le-corps par un Freud renouvelant avec les armes de l'intelligence et de la passion la lutte mythologique de Jacob avec l'Ange. Et voici qu'à nouveau l'homme surgit victorieux, rapportant de nos profondeurs abyssales maints matériaux étranges et familiers, exposés dans la vive clarté d'une rationalité exigeante, mais tout en préservant ce cerne mystique qu'il marque fortement au cours d'un entretien avec le poète allemand Bruno Goetz : « Savez-vous ce que cela veut dire, être devant le néant ? Savez-vous ce que cela veut dire ? Et pourtant ce néant n'est qu'une méprise européenne : le Nirvana indien n'est pas le néant, mais l'au-delà de tous les contraires. Ce n'est nullement un divertissement voluptueux comme on l'admet si volontiers en Europe, mais une vue dernière, surhumaine, une vue qu'on imagine à peine... Ah, ces rêveurs européens ! que savent-ils de la profondeur orientale ? »

Au même interlocuteur, Freud lance cette remarque : « Un esprit clair et prompt comme l'éclair est l'un des dons les plus précieux. » Voilà dessinée d'un trait la silhouette précise d'un Freud « prompt comme l'éclair », d'un Freud fauve et félin, au flamboiement de tigre, dont les vers plus haut cités de William Blake nous paraissent offrir une exacte image – image qui nous accompagnera dans la construction de ce dossier voué au créateur de la psychanalyse et à son pouvoir libérateur. C'est dire qu'il convient de se défaire prestement de ces divers portraits de Freud, toujours colportés avec complaisance, qui le montrent figé dans la posture d'un honorable *Herr Professor* viennois, d'un raide savant docteur, d'un petit-bourgeois indécrottablement engoncé dans cette sacrée morale dite « judéo-chrétienne » aujourd'hui servie à toutes les sauces idéologiques – portraits auxquels on ne dénierait certes pas quelque visible légitimité, surtout lorsque nous les voyons proposés, avec une maligne lucidité et une pertinente malveillance, par la plume acide et grinçante du caricaturiste Ralph Steadman. Lequel n'en salue pas moins en son illustre cible « l'un des penseurs les plus fantastiques que notre planète tarabustée ait jamais produits ».

Aux tentatives, reprises encore de nos jours et que raniment les souffles évasifs de la « sociobiologie », d'enfermer Freud dans une scientificité étroite et datée jusqu'à en faire un « biologiste »

honteux se camouflant derrière des appareils psychologiques de fantaisie, on opposera la voix puissante qui résonne dans toute l'œuvre de Freud, la voix des poètes qui allument, aux points stratégiques de sa pensée, les foyers d'*Éros* et de *Thanatos*. Le poète anglais Blake – qui travaillait lui aussi, peut-on dire, *au soufre* – nous permet donc d'annoncer l'autre riche couleur freudienne ; nous la qualifierons plus loin, et nous expliquerons pourquoi, sur la base de positions fondamentales de Freud, d'« égyptienne » ; il suffit ici de la désigner comme « *fauve* », pour marquer une suggestive analogie avec les peintres qui, à la même époque, bouleversaient d'inertes traditions afin de redonner à la réalité des couleurs fortes, chaleureuses, contrastées, éclatantes – ces mêmes flamboiements érotiques et ces noirceurs de mort que Freud distribue dans la psyché humaine. Sans pousser plus avant la métaphore, rappelons que Freud se reconnaissait cette qualité qu'il nommait son « élasticité innée », « *die Elasticität meiner Natur* » – « élasticité » ou souplesse félines grâce auxquelles il lui fut possible de s'arracher à ses sols familiers : la biologie, la clinique, la culture classique, la mythologie juive, la raison positiviste, etc., pour effectuer ces percées ou ces bonds que nous décrirons comme constitutifs de la pensée freudienne.

Une formule, en vérité, et une seule peut-être, suffirait à exprimer, lapidièrement, l'essence de cette pensée – et c'est à Blake précisément que nous l'empruntons : « *terrible symétrie* ». Telle en effet s'avance la pensée de Freud : par couples ou paires antagonistes, par trajectoires parallèles qui s'affrontent, s'attirent et se repoussent, se heurtent et s'enlacent, s'incarcèrent et se libèrent, en un jeu interminable et terrifiant de conflits, de complicités effarantes, de fécondation ou de presque annihilation réciproques. Conscient et inconscient, plaisir et réalité, pulsions du moi et pulsion sexuelle, processus primaire et processus secondaire, moi et surmoi, moi et ça, individu et masse, Éros et mort... dessinent la *terrible symétrie* de notre humaine condition, dont Freud, particulièrement sensible au malheur, à la déréliction humaine, se fait l'architecte habile et rigoureux.

Pour retrouver la netteté de ses édifices, le *tranchant* de sa pensée, il importait de le dégager, de le *désencombrer* de l'énorme amoncellement de commentaires, interprétations, critiques, gloses et gnosés qui le recouvrent et parfois le masquent, et qui font si ardemment désirer des retours à Freud. Notre règle

impérative a donc été de ne tenir compte, à peu près exclusivement, que de ce que *Freud a écrit*. Nous avons écarté, sauf en des points inévitables, les développements extérieurs à Freud, c'est-à-dire, entre autres, les querelles de corporations, d'écoles et de toutes ces chapelles qui pullulent ; écarté aussi, autant qu'il est possible, les effets d'érudition ou de rouerie, et cela d'abord dans la matérialité même de ce travail, en éliminant les habituels et souvent fastidieux appareils de notes, références, appendices, explications indéfiniment complémentaires, toutes ces laborieuses prothèses à l'aide desquelles la coutume universitaire et académique assure la locomotion de ses recherches codées. Nous pouvions y prétendre, dans la mesure, assez insolite en ces temps, où nous bénéficions d'une totale autonomie par rapport à tous les groupes et organisations de quelque nature qu'ils soient, professionnels ou idéologiques ou culturels – ainsi que d'une longue familiarité avec la pensée freudienne, systématiquement abordée il y a de longues décennies déjà dans un travail effectué à la Sorbonne avec Gaston Bachelard sur « Psychanalyse et mythologie », et suivie depuis continûment dans ses divers aspects et prolongements : anthropologie psychanalytique de Géza Róheim, dissidence « freudo-marxiste » de Wilhelm Reich, analyses littéraires et filmiques, politiques et culturelles, etc.

Mais, si nous n'avons été pris, comme nous l'espérons, dans la ligne ou le jeu d'aucun « parti », nous n'en avons pas moins pris parti, aussi nettement et légitimement qu'il était possible de le faire en pareille matière. Voici le principe de notre analyse, dans sa nudité : il nous apparaît, et innombrables sont les manifestations qui pourraient en témoigner, que la pensée freudienne constitue une pièce stratégique de première importance dans les affrontements véritablement *anthropologiques*, c'est-à-dire concernant l'être même, l'essentielle réalité et la survie de l'homme, qui caractérisent désormais un monde marqué par une terrible et mortelle symétrie. L'emprise et la tyrannie des systèmes, organisations et structures de masse avec leurs Meneurs au nébuleux mais effrayant « charisme », les stupéfiantes capacités de conditionnement, d'entraînement, d'illusion, de mystification, d'hallucination des moyens de communication de masse, les instruments de destruction massive en permanente disponibilité et en constant accroissement – tout cela exige, à notre sens, que l'on donne ou que l'on redonne à la subjectivité humaine, au *Sujet*, c'est-à-dire

à l'individu lucide, averti de ses structures internes, de sa propre « terrible symétrie », une puissance inégalée et proprement élémentaire de résistance, de défi et d'initiative. Une longue citation du *Divan d'Orient et d'Occident* (1819-1827) de Goethe permet à Freud, dans sa volumineuse *Introduction à la psychanalyse*, d'illustrer son propre projet, par la voix de Suleïka : « Peuples, esclaves et vainqueurs / se sont toujours accordés (en ceci) : / le bonheur suprême des enfants de la terre / ne consiste que dans la personnalité. / Quelle que soit la vie, on peut la vivre, / tant qu'on se connaît bien soi-même ; / rien n'est perdu / tant qu'on reste ce qu'on est¹. » Paraphrasant une formule célèbre de Freud, nous pourrions dire : là où la Masse domine, enténébre, écrase – la Personne doit advenir !

Qui mieux que Freud a désigné les voies et moyens de cette autonomie individuelle, repéré et décrit les énergies premières pour une lucidité et une liberté fondées sur l'intime et nécessaire connaissance des inconscients psychique et politique ? Mais, si l'on trouve chez lui les principes et instruments d'une pensée claire et distincte et des règles de technique psychologique, « élastiques », précise-t-il, il ne propose ni règles de conduite et d'action, ni lois de moralité pratique ; à aucun moment il ne se présente comme un « guide de vie ». Même son ambition thérapeutique est d'une exemplaire modestie : il s'agit, déclare-t-il à ses patients dans son premier ouvrage de psychanalyse, *Études sur l'hystérie*, en 1895, de « transformer votre misère hystérique en malheur banal. Avec un psychisme redevenu sain, vous serez plus capable de lutter » – de lutter contre le malheur !

Telle serait peut-être une des plus actuelles leçons que l'on peut tirer de Freud : de l'étonnante aventure intellectuelle que fut son existence, et de toute l'anthropologie freudienne, se dégage un sens aigu de la *lutte*. Sans ignorer certes ce que sa pensée peut avoir parfois de rigide et de trop systématiquement symétrique (« scientifique »), ni la pente, marquée par de nombreux critiques, qui le conduit parfois au pessimisme et à une soumission à l'*anankê*, à l'inexorable nécessité, nous considérons que son style de « conquistador », ainsi qu'il se qualifiait, sa violence polémique, ses élans passionnés, les hardiesses et les allégresses de sa rationalité érotique (Max Eitgon rapporte ce propos de Freud

1. Sigmund Freud, *Introduction à la psychanalyse* (1916-1917), Payot, 1962, p. 395.

lors d'une discussion à l'Association psychanalytique de Vienne en 1907 : « Le secret de notre action, c'est que la guérison est une guérison par l'amour¹ ») peuvent avoir valeur d'exemplarité, tonique, pratique et précieusement *structurante* dans la grisaille, la fadeur et la mollesse d'un monde mortifié et peu enclin à la joie d'être – cette Joie que Freud (*Freude*, en allemand, « Joie ») porte jusque dans son nom même.

Aussi, en un temps où les « printemps » politiques finissent dans la fosse commune des répressions sanguinaires, vaut-il la peine de réentendre cette phrase adressée par Freud à la poétesse américaine Hilda Doolittle en 1936. Freud – âgé de quatre-vingts ans, ayant subi pour son cancer à la mâchoire plusieurs dizaines d'opérations mutilantes et vivant sous la menace nazie qui pèse sur l'Autriche et annonce un règne de mort – écrit :

*La vie à mon âge n'est pas facile,
mais le printemps est magnifique
et tel est l'amour.*

1. Sigmund Freud-Max Eitingon, *Correspondance 1906-1939*, Hachette Littératures (Annexes/Documents, 1. Max Eitingon : « Des premiers temps de la psychanalyse [1937] », p. 876).

PREMIÈRE PARTIE

L'HOMME FREUD
UN ROMAN INTELLECTUEL

(1856-1939)

AVERTISSEMENT

Le titre de cette première partie s'inspire de la formule dont Freud lui-même avait prévu d'user pour l'ouvrage qu'il composait sur *Moïse et le monothéisme*, sa toute dernière œuvre : « *Moïse l'homme, un roman historique* » ; il voulait marquer par là que toute reconstitution d'une existence et d'une création, aussi fermement appuyée, fût-elle sur des documents précis et abondants, ne pouvait manquer d'emprunter la voie du *romanesque*. Il en eut conscience pour sa propre vie, puisqu'il écrivait déjà à sa femme Martha, le 28 avril 1895, ces lignes caractéristiques : « Quant à mes biographes, qu'ils se torturent donc, nous ne leur ferons pas la tâche facile. Chacun pourra avoir son idée sur "l'évolution du héros", tous auront raison, je me réjouis déjà de leurs erreurs. »

Mais si, par essence, nous semble-t-il, « la vérité biographique n'est pas accessible », comme le répète encore Freud en 1936, en revanche la description des événements d'une existence en liaison étroite avec le développement de la pensée et la production des œuvres est possible, souhaitable, éclairante – et cela vaut, avec une exceptionnelle intensité, pour l'homme Freud. Les quelques destructions qu'il a pu opérer de notes et documents le concernant, la discrétion dans l'aveu et l'art de travestir certains faits de haute intimité n'excluent pas, comme on le verra, qu'il ait fourni sur lui-même une extraordinaire masse d'informations. Nous ne prétendons ici à nulle « vérité » biographique ou *psychologique* sur Freud – nous nous contenterons simplement de raconter, sur des bases aussi précises que possible, ce qui peut apparaître aujourd'hui comme étant, concernant « l'homme Freud », « un roman intellectuel » !

Matériaux de base

Pour pénétrer dans l'intimité d'une existence et traquer au plus près le surgissement et les mouvements d'une pensée, rarement le biographe aura disposé d'une abondance et d'une variété de matériaux analogues à celles qu'offrent la vie et l'œuvre de Sigmund Freud. Viennent en tout premier lieu ceux que lui-même fournit, à pleines brassées, lorsqu'il explore et expose, avec audace, franchise, subtilité et persévérance les motions les plus secrètes de son âme et les plus fines oscillations de sa recherche – substance intime, personnelle, singulière, qui n'a cessé de nourrir la psychanalyse et qui lui donne son incomparable originalité. On verra comment l'ouvrage fondamental de Freud, *Die Traumdeutung*, élaboré à partir de ses propres rêves minutieusement reconstitués et interprétés, renvoie à des événements majeurs de son existence et déploie sous nos yeux le riche éventail de ses relations libidinales. De semblables et non moins précieuses indications sont apportées par la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, lorsque Freud nous entraîne sur les pistes pittoresques de ses oublis, lapsus, actes manqués. En même temps que les nombreux textes où il a distribué, en proportion variable, souvenirs, allusions et références personnelles, Freud a effectué quelques brefs et utiles bilans, clairs repères pour notre propos, avec sa *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*, et surtout son « autoporrait » publié en français sous le titre *Ma vie et la psychanalyse*¹.

Outre ces matériaux subjectifs, qui forment comme la texture même de la pensée psychanalytique, Freud a laissé une correspondance volumineuse, qui est loin d'être entièrement publiée. Scandant, de l'adolescence à la mort, les divers moments de son existence, et adressées à une gamme étonnamment variée de correspondants, les lettres de Freud apportent, sur le créateur et la création de la psychanalyse, des éclairages nombreux, impressionnants, contrastés – ouvrant souvent des perspectives insoupçonnées et fécondes. Ernest Jones aurait-il pu mener à bien sa vaste entreprise biographique, si les membres de la famille de Freud ne l'avaient autorisé à consulter, dit-il, « plus de deux mille cinq cents lettres familiales datant de la jeunesse de Freud », et notamment « les plus précieuses de ces missives..., les mille cinq cents

1. Autres titres : *Sigmund Freud présenté par lui-même*, Gallimard ; *Auto-présentation*, Puf.

lettres d'amour qu'échangèrent Freud et sa future femme durant les quatre années de leurs fiançailles » ? D'autres correspondances ont été conservées et – certaines d'entre elles ayant été sauvées de la destruction – publiées ; il faut citer en particulier, inépuisables filons, les lettres échangées de 1887 à 1902 entre Freud et son ami Wilhelm Fliess et parues sous le titre exactement descriptif de *La Naissance de la psychanalyse* ; et toute la série de *Correspondance* : avec C. G. Jung (1906-1914), Karl Abraham (1907-1926), le pasteur Pfister (1909-1939), Lou Andreas-Salomé (1912-1936), Georg Groddeck (*Ça et Moi*, 1917-1934), Arnold Zweig (1927-1939), Max Eitingon (1906-1939), etc. Sous la même appellation de *Correspondance*, le fils de Freud, Ernst, a présenté un choix très suggestif de lettres de son père adressées à une centaine de correspondants et s'échelonnant sur plus d'un demi-siècle, de 1873 à 1939. Et, au gré des témoignages et des circonstances, on a l'heureuse surprise, encore et toujours, de tomber sur telles lettres inédites de Freud, où scintille de ce dernier quelque insolite facette ; voici qu'en fin de *Discours, Parcours et Freud*, recueil de textes du psychiatre suisse Ludwig Binswanger, nous sont proposés d'importants « extraits de lettres de Freud » allant de 1908 à 1938 ; voici que la *Nouvelle Revue de psychanalyse*, pour inaugurer son premier numéro, offre à ses prochains lecteurs quelques lettres de Freud adolescent ; et ainsi à l'avenant...

Toute approche biographique de Freud passe nécessairement par la monumentale construction d'Ernest Jones, le disciple britannique de Freud, auteur des trois forts volumes qui constituent *La Vie et l'Œuvre de Sigmund Freud*. Quasiment investi du statut de biographe officiel, Jones a eu accès à des sources nombreuses et privilégiées, dans l'entourage direct de Freud et au-delà, il a pu collecter et exploiter une quantité énorme de documents – dont la substance continue, encore aujourd'hui, d'alimenter les recherches. C'est dire que pour nous, comme pour tous ceux qui ont écrit sur Freud, le « Jones » constitue l'inévitable ouvrage de référence, où l'on puise, abondamment. Mais loyauté, érudition, rigueur, perspicacité et autres qualités du travail de Jones n'empêchent pas le biographe d'inscrire la vie et l'œuvre de Freud, son maître vénéré, à l'intérieur de sa vision personnelle de la psychanalyse, où il est directement impliqué, et partie prenante. Quelques fondements objectifs qu'il donne – et certes ils ne manquent pas ! – à son admiration et à ses enthousiasmes, il tend à faire entrer les

caractéristiques et les productions de Freud dans un mouvement de grandiose unité, à les traiter comme l'expression et le déploiement impérieux d'une destinée glorieuse. Autrement sévère, en revanche, est le regard qu'il porte sur tel compagnon, tel disciple de Freud – sur ces compagnons et disciples avec lesquels lui, Jones, se trouvait en rivalité, une rivalité qu'aiguësait et amplifiait, meule et caisse de résonance, la « Cause » freudienne elle-même.

Aussi, pour nous détacher de la vision trop homogène de Jones, pour dissiper l'éventuelle aura hagiographique que diffuse son récit, pour nuancer, rectifier ou compléter ses jugements, il nous appartiendra de tenir compte des nombreux apports qui se sont accumulés, ces dernières années surtout : témoignages, souvenirs, informations de toutes natures sur Freud, provenant de tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, l'avaient connu ou rencontré – disciples, parents, amis, adversaires, patients même... Dans cette masse documentaire considérable, et qui ne cesse de s'accroître, on ne saurait nommer que quelques productions typiques, et plutôt à titre indicatif. *La Mort dans la vie de Freud*, de Max Schur, médecin personnel de Freud, n'offre pas seulement un tableau quasi exhaustif des troubles de santé de Freud et en particulier de l'évolution du cancer à la mâchoire dont il devait mourir, c'est aussi un effort de présentation globale de la pensée freudienne en tant qu'elle est dominée par l'antagonisme mort-vie. Fourmillant de notations précieuses – encore que souvent partielles et partiales – nous apparaissent des témoignages comme ceux d'Erich Fromm (*Mon analyse avec Freud*), de Theodor Reik (*Trente ans avec Freud*), de Wilhelm Reich (*Reich parle de Freud*), de Martin Freud (*Freud, mon père*), de Hilda Doolittle (*Visage de Freud* – texte enrichi de « lettres inédites de Sigmund Freud »), de Joseph Wortis (*Psychoanalyse à Vienne, 1934, Notes sur mon analyse avec Freud*), de Serguéï Constantinovitch Pankejeff (*L'Homme aux loups par ses psychanalystes et par lui-même*, ensemble composé par Muriel Gardiner, et qui trouve son complément nécessaire dans les *Entretiens avec l'homme aux loups*, recueillis par Karin Obholzer), etc. Gardant à l'esprit les points de vue exprimés par des « anciens » comme Wittels, Adler, Stekel, Sachs, Jung et quelques autres, et sommairement rapportés dans l'ouvrage, parfois virant au ragot, de Vincent Brome, *Les Premiers Disciples de Freud*, on ne manquera pas de tirer profit des très riches « Minutes de la Société psychanalytique de Vienne », couvrant la période 1906-1911, et relevées

dans les trois volumes de la série « La psychanalyse dans son histoire » sous le titre *Les Premiers Psychanalystes*.

Étant accordé que nous avons laissé échapper maints autres témoignages disséminés un peu partout, nous croyons avoir donné au moins une courte idée de l'ampleur de la documentation existante – masse d'informations dont le traitement est d'autant plus malaisé qu'elle est tout infiltrée, saturée d'interprétations, de jugements de valeur. Tout se passe comme si chaque auteur, parlant de Freud, éprouvait l'incoercible besoin de poser sa propre marque, de se démarquer, d'affirmer sa singularité, d'assurer – pour le dire avec quelque amusement – le service de son *Self*! Peut-être alors se montrera-t-on plus réceptif à l'éloquence à la fois directe et discrète de l'image, cette rusée qui s'offre à nous naïve et émouvante, et ainsi plus vivement nous atteint : voici donc que l'on pénètre, grâce aux admirables photographies prises en 1938 par Edmund Engelman, dans *La Maison de Freud, Berggasse 19, Vienne*, sur laquelle déjà flotte le drapeau nazi et que Freud s'apprête à quitter, pour un exil sans retour ; voici que l'on peut, bouleversante immersion, plonger dans le vivant et complexe univers freudien, avec le splendide volume consacré à *Sigmund Freud, lieux, visages, objets*, qui convoque sous nos yeux éblouis toute une population de familiers, de maîtres, d'amis, d'élèves, de patients, de savants, d'écrivains, et nous fait traverser les multiples espaces, réels ou imaginaires, où la psychanalyse a évolué avant de prendre son essor.

La pullulation des contributions biographiques et historiques visant la personne de Freud – avec l'inflation d'interprétations et de jugements qui en est le corollaire – donnerait à croire que le créateur de la psychanalyse est désormais, pour autant que la chose soit imaginable, un être à peu près parfaitement connu, dont aucune facette ne risquerait d'échapper à la prise de notre savoir : Sigmund Freud ou l'individu le mieux connu de toute l'histoire ! On peut aisément le penser – et même concevoir que, à la limite, on finirait par connaître l'individu Freud mieux qu'on ne se connaît soi-même ! Pour rendre compte de cette position exceptionnelle, il suffirait certes d'invoquer la formidable investigation de soi à laquelle Freud s'est livré durant un presque demi-siècle, et dont l'étude systématique et fouillée de Didier Anzieu, *L'Auto-analyse de Freud*, permet déjà de se faire une ferme idée.

Mais il nous faut, aussitôt, prendre acte et leçon de ce très vif paradoxe freudien, exemplaire à nos yeux de l'essentiel paradoxe

constitutif de tout être vivant : nul, peut-être, mieux que Freud le très connu, le tant fouillé, l'interminablement analysé, ne parvient à échapper aussi vigoureusement au massif savoir qui l'entoure, ne réussit à déjouer les prises innombrables dont il est la cible. C'est que, s'il a exposé comme aucun autre avant lui ne l'avait fait les « profondeurs abyssales » de son être, il a d'un même mouvement posé d'impérieuses et savantes limites : frontières à partir desquelles le légitime désir de savoir qui nous anime se muerait en impulsion de voyeur, en fétichisme du voir – voir, enfin voir ce qu'il en est profondément de celui qui a su si profondément voir en nous !

Il y a plus, et par quoi nous sommes conduits à la source vivante et irréductible de la personne : plus l'on approfondit et l'on descend de degrés dans la connaissance du sujet, plus semble s'éloigner son centre le plus intime, résister son infracasable noyau, étinceler jusqu'à l'aveuglement le diamant noir de la singularité. Telle pourrait être la leçon d'une biographie bien tempérée : contre le *lieu commun* d'une dissolution du sujet par l'acte psychanalytique, admirons au contraire que la pensée freudienne, avançant de son étrange dandinement auto-analytique, parvienne à nous mener « jusqu'au seuil de »..., à nous désigner d'un geste averti ce quelque chose qu'on nommerait ombilic, ou point d'ancrage, ou racine, ou, si l'on peut oser dire, sanctuaire de l'être individuel – *lieu unique*, lieu d'unicité, que chacun rejoint au plus secret de lui-même, pour y trouver ses ressources et sa gloire et sa grâce, mais peut-être aussi bien sa « misère », comme dit Freud, et le goût de sa mort...

On comprend que, sur de telles bases, il ne puisse s'agir vraiment, dans ce qui va suivre, que de simples *repères biographiques* : ne seront recherchées, ni une unité d'existence, insaisissable *en soi*, ni une finalité des déterminations, toujours trop facilement exhibée après coup, ni une cohérence systématique ; sont posés et distingués, sous un éclairage avouant son caractère strictement utilitaire ou arbitraire, divers moments, situations, projets, trajets, élans et réalisations susceptibles de nous faire ressentir la présence de Freud, pressentir – c'est l'objet de notre recherche – son *actualité*. On prétendra, comme tout autre, à quelque objectivité – mais en pure rhétorique, car, quoi qu'on veuille ou fasse, raconter une vie, c'est l'interpréter et c'est la juger. Et pareille prétention, pareille immodestie, ou pareille souveraineté d'auteur ne saurait être admise que fondée sur une rigoureuse humilité.

1

« L'heureux enfant de Freiberg » (1856-1859)

Dans la lettre qu'il adresse, le 25 octobre 1931, au maire de Pribor – anciennement Freiberg – en Tchécoslovaquie, pour le remercier de l'apposition d'une plaque commémorative sur sa maison natale, Freud évoque avec ferveur les premières années de son existence : « Profondément enfoui en moi, survit encore l'heureux enfant de Freiberg, premier-né d'une jeune mère et qui a reçu de cet air, de ce sol, ses premières et indélébiles impressions. » Il précisera, quelques années plus tard, dans son texte « Sur les souvenirs-écrans » : « La nostalgie des belles forêts de mon pays natal [...] ne m'a jamais quitté. »

De belles forêts bordent cette petite ville de Freiberg, peuplée de quelque cinq mille habitants, et située en Moravie, dans la région nord-est de l'empire autrichien, non loin des frontières de la Prusse et de la Pologne, à deux cent quarante kilomètres environ de Vienne. Jacob Freud emmène son fils avec lui pour de longues promenades. C'est un père, croit-on savoir, disponible, attentif, aimant ; sur une page de la Bible familiale, aux côtés du texte hébraïque où il a noté la mort de son propre père, « feu le rabbi Schlomo, fils du rabbi Ephraïm Freud », décédé le 21 février 1856, Jacob a inscrit en allemand l'acte de naissance de son fils : « Mon fils Schlomo Sigmund est né mardi le premier jour du mois d'Iar 616, à six heures et demie de l'après-midi : 6 mai 1856. Il fut rattaché à l'Alliance juive mardi le huitième jour d'Iar : le 13 mai 1856. Le *moel* fut M. Samson Frankl d'Ostrau... »

En stricte application du rituel juif, Sigmund subit donc la circoncision – rattachement inaugural à l'« Alliance » juive – huit jours après sa naissance ; elle est effectuée par le « *moel* », circonciseur officiel. Dans *Ma vie et la psychanalyse*, dès les premières lignes, Freud souligne cette filiation juive : « Mes parents

étaient juifs, moi-même suis demeuré juif. » Cela n'implique nullement qu'il ait reçu une formation religieuse, ni même baigné dans un climat de religiosité juive. Jacob Freud était peu porté, apparemment, sur les croyances et pratiques religieuses – mais il demeurait attaché au texte biblique et prisait fort la littérature hébraïque ; ainsi, fêtes, coutumes et allusions continuaient d'accompagner la vie quotidienne et de scander le temps ; ainsi la langue hébraïque, par le biais de tel chant, de tel récit, de telle citation, parvenait, plus musique que sens, à l'oreille du petit Sigmund.

Comme sans doute lui parvenait aussi quelque latin d'église. Il avait été confié, tout jeune, à une bonne catholique qui le menait, comme sa mère le lui rappellera plus tard, « dans toutes les églises », qui lui racontait des histoires de catéchisme que venait illustrer et renforcer l'impressionnante imagerie religieuse contemplée, par exemple, sur les murs de l'église paroissiale de la Naissance de Marie : « Quand tu rentrais à la maison, lui dira sa mère, tu te mettais à prêcher et à nous raconter tout ce que faisait le bon Dieu. » Que les récits et le personnage de la Nannie aient profondément marqué Freud, on ne saurait guère en douter, lorsqu'on le voit, plus tard, développer longuement le bouleversant souvenir de la nourrice « coffrée » pour avoir commis quelques larcins. Il est probable, en tout cas, qu'il lui doit la forte et persistante image de l'*enfer*, qui introduit d'après reliefs et de sombres lueurs de soufre dans son écriture. Il est remarquable que ce soit dans la lettre à Fliess du 3 janvier 1897 où pour la première fois il souligne le rôle déterminant de la petite enfance – « tout rétrograde vers les trois premières années de la vie » – et où il fait en passant allusion à la nourrice « séductrice » d'un de ses patients, que la métaphore de l'enfer sulfure vivement : « Je suis prêt, écrit-il d'abord, à défier tous les diables de l'enfer » et, plus loin, il lance cette phrase qu'il veut mettre en tête du chapitre « Sexualité » : « À partir du ciel, à travers le monde, jusqu'à l'enfer. » Cette bonne, qui appartenait à la famille Zajic avec laquelle la famille Freud partageait le premier étage d'une modeste maison, parlait tchèque, langue que Freud dit avoir comprise « jusqu'à trois ans » – et assez pour pouvoir retenir « sans peine un petit couplet enfantin en langue tchèque », entendu, précise-t-il dans la *Traumdeutung*, lors de son passage à Freiberg à l'âge de dix-sept ans.